

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Exil au Québec

David Millar

Volume 4, numéro 22, avril 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Millar, D. (1962). Exil au Québec. *Liberté*, 4(22), 264–267.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1962

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Exil au Québec

**"Nous sommes assis sur un volcan"  
un franco-canadien moyen.**

Je voudrais dire d'abord que je connais très mal le Québec tout entier, ce pays qui existe en dehors de la métropole Montréal et de la cité de Québec, cette campagne industrialisante de paysans et de brûlés d'antan, aujourd'hui domaines de compagnies. Bien que j'aie vécu deux ans au Québec, je dois appeler mon séjour une succession de rencontres plutôt qu'un séjour; et il est assez curieux de constater que mon impression dominante soit la découverte de moi-même, ainsi que cela se produit dans un pays étranger. Car pour les "Canadiens", le Canada français est une terre inconnue, un pays étranger.

Mes thèmes sont donc l'ignorance et l'exil: je vis depuis deux ans dans un pays que j'ignorais totalement, qui n'était pour moi qu'un pays de mythe. Un mythe, c'est ce que l'on conçoit dans l'ignorance presque totale; il est trop flatteur de l'appeler préjugé, parce que ce mot implique un peu plus de connaissance. De d'autres points du Canada, je songeais au Québec, comme au fait de la civilisation française en Amérique; esprit cosmopolite, artistique, plein de "joie de vivre", pays intellectuel et pays de gourmets.

L'exil n'est pas nécessairement un état lugubre. Ainsi pour moi, c'était la découverte d'un bon nombre de vieux préjugés à rejeter (des vrais, cette fois, aussi simplistes que les mythes, mais beaucoup moins aimables). En tant que "canadien" véritable, j'avais hérité de deux; le préjugé protestant: méfiance envers une église catholique autoritaire; le préjugé anglais: méfiance envers un esprit dit anarchique, frivole, instable. Mais ces préjugés, bien qu'ils nous démontrent comment nous sommes conditionnés par l'histoire européenne, ne sont pas très difficiles à vaincre. J'ai trouvé beaucoup plus dur de "surmonter" les énoncés de la presse populaire et du milieu anglo-canadien, qui créent et perpétuent les malentendus de l'histoire: ainsi apprend-on (sans savoir pourquoi, quand, ou jusqu'à quel point<sup>#</sup> qu'au Québec (et également au Canada français) on prêche la "revanche des berceaux", qu'on refuse tout service militaire, qu'on dit "non" à toute coopération avec le gouvernement fédéral, qu'on accepte et pratique toutes sortes de corruption sur le plan provincial. Jugements parfois à retenir, nous disions-nous, jusqu'à ce que nous comprenions mieux ce qu'est une autre nation, avec ses propres buts et ses besoins.

Bon: enfin, j'ai l'occasion d'aller et de demeurer au Québec. Autrefois, en passant, je n'avais pas vu les signes d'une autre culture. J'avais vu "Province de Québec", "Buvez Coca-Cola". Je ne connus alors que le Château Laurier, la rue Sainte-Catherine. Enfin, je commence à vivre dans ce monde cosmopolite et fabuleux de Montréal, à prendre contact avec cette civilisation française du Canada.

Voici une formation typiquement "canadian". A l'école, j'avais appris un bon français (type parisien d'avant-guerre); on nous offrait de bonnes études de la société québécoise (la parole à M. Mason Wade). En tant que bon enfant canadien, j'avais respiré l'air libre de Borduas et de Riopelle, le jazz de Peterson, la littérature de Layton et de McLennan, le cinéma de MacLaren et de Groulx, le théâtre de Gélinas et du TNM. Presque pas de musique, très peu de littérature française. J'espérais alors (dans le sens gaspésien du mot: J'attendais) qu'au Québec toute cette rencontre de races, de langues, d'idées pourraient être pour moi une ouverture sur le monde entier.

Puis j'ai trouvé à Montréal ce système de communautés-garnisons où le "complexe de minorité" semble quelquefois avoir infesté toute une ville. J'ai trouvé des sensibilités agacées par toute rencontre avec le fait de l'existence d'autrui, comme le vieux gaillard de Westmount qui criait, tandis qu'il battait la table avec sa canne à tête dorée: "Je me refuse à soutenir les indigents!" (Il voulait parler de l'assurance-chômage, des allocations familiales, etc... Après tout, c'est assez démodé pour être risible). Mais j'ai trouvé que les rapports entre français et anglais se situent presque toujours au même niveau, dans des relations très formalistes, sans jamais effleurer les différends profonds.

Le cosmopolitisme, cela consiste en un véritable échange d'idées et de sentiments, n'est-ce pas? C'est ainsi que j'étais bien déçu de découvrir cette colonie plus anglaise que l'Angleterre, et les Montréalais ne parlant qu'une seule langue. Je note parmi mes amis de langue anglaise un gênant manque de confiance pour parler français. Ils pensent, ô état insupportable, qu'ils seraient ridicules. Accent franco-anglais, comme c'est joli; accent anglo-français, comme cela doit être laid. Il y a aussi, je dois l'admettre, une idéologie qui appuie cette paresse intellectuelle: le patriotisme qui veut qu'une vraie nation ne possède qu'une langue; le racisme qui veut que toute chose anglaise soit supérieure; et le dernier préjugé de l'intellectuel, qui veut que la langue qu'il parle et la culture à laquelle il donne la vie soient les meilleures du monde. J'ai donc été enclin à comprendre un peu l'attitude défensive de l'intellectuel canadien, après une rencontre avec un jeune homme très intelligent qui m'exprimait chaleureusement l'essor de la culture française en Amérique du nord, parce qu'une demi-heure plus tard, sa femme me confiait que les enfants commençaient à parler anglais au foyer.

Après ça, c'étaient les séparatistes qui venaient m'accuser de toutes sortes de choses en tant que Canadien anglais. J'ai remarqué chez ces gens une ignorance aussi frappante que l'était la mienne autrefois, ignorance également de l'histoire, de la culture, du pluralisme des attitudes et des formations des Canadiens anglais. Pour n'en citer que quelques exemples: "Les Canadiens" ne reconnaissent presque jamais la grande distinction entre la tradition impérialiste britannique et la tradition politique anglo-canadienne, des "loyalistes" jusqu'à McKenzie, de McKenzie à la Confédération, et les actes successifs de défi à la géographie, à trois lettres chacun: CNR, CPR, CBC, TCA. Les "Canadiens" ne sont pas des "Anglais", pas plus qu'ils ne sont des "Américains". Ils sont des habitants de régions distinctes, avec des attitudes politiques qui varient du républicanisme au plus vieux monarchisme, mais qui se distinguent culturellement par leur régionalisme et qui partagent avec les "Canadiens" et le puritanisme une tendance à se déclarer opposés aux autres. La similitude qui existe entre le nationalisme des "Canadiens" et le séparatisme est si forte que je me suis demandé pourquoi tous ne comprennent pas qu'il existe des deux côtés les mêmes tensions entre la passion et la bonne volonté, le confort et le sacrifice, et les mêmes différences souvent aiguës d'opinion. Et si les "Canadiens" ne comprennent pas le séparatisme, c'est parce que eux non plus ne savent pas toute l'histoire du Canada: cette lente privation des droits des minorités françaises de l'Ouest, la lutte quotidienne du "mange-canayen" et l'arrogance de certains soi-disant "Canadiens".

Je ne parle pas beaucoup de la langue ni de la foi, parce qu'il me semble que trop souvent ces différences-là ne sont que des prétextes. Il y a des différences d'histoire, de culture, de nations, différences que l'école ne nous a pas enseignées dans notre enfance. Maintenant nous avons des problèmes sociaux. Qu'on me pardonne si j'en cite un qui interviendra de plus en plus dans les relations entre "Canadiens" et "Canadiens": celui du jugement adulte, qui va être nécessaire pour la survivance de nos communautés anglaises et françaises. La lutte a déjà commencé, imprévue comme toujours. Ces problèmes sociaux demanderont une co-existence qui acceptent certaines différences irréfutables, qui proviennent de la présence de deux cultures, de deux histoires. Mais cette co-existence ne s'opèrera pas en cachant les différences au lieu de les accepter. On arrive à réclamer la fraternité des "Canadiens" en militant: Québec pays, nation, état. Mais il me semble qu'en dehors de toute action politique, il y a un échange de cultures à faire. Nous sommes liés par trois cents ans d'histoire, dont nous sommes inconsciemment prisonniers. Dans le domaine des idées, ça peut bien se montrer comme une lutte, un combat féroce, mais c'est nécessaire. Il faut que nous nous expliquions.

Je me souviens d'une soirée, juste après mon arrivée au Québec: nuit de folklore, appropriation curieuse d'un mot anglais qui ne traduit pas le "selfconsciousness" des "Canadiens" qui se donnent aux petites danses étrangères; mais ici vigoureux, chantant, pleins de confiance, de jeunes étudiants de langue française se donnaient à la danse et au chant dans plusieurs langues avec une souplesse superbe. Je me disais à ce moment-là que la culture devait être bien enracinée si elle acceptait si bien cet échange de traditions et qu'ainsi elle s'enrichirait toujours. Je crois que j'ai encore raison.

*David MILLAR*

---

*ANONYME...*

## **Lettre de province**

D'un coin reculé de Province, une lettre nous parvient qui nous semble assez significative pour être publiée ici IN EXTENSO, en omettant toutefois les noms de personnes et de lieux susceptibles de causer des ennuis à notre correspondante — qui n'en essuie déjà que trop, à l'heure actuelle:

Monsieur,

J'appartiens à un cercle de lecture composé de Canadiens français et de Néo-canadiens sachant le français, qui étudient et qui lisent pour se perfectionner. Il y a, parmi ces derniers, des hommes et des femmes qui viennent de loin, ont été instruits dans d'autres langues; plusieurs ont souffert, ont tout perdu et n'ont désormais pour patrie que le Monde. Ce sont des chiens errants, avec colliers étrangers.